

marché avec un grand panier : mais la dépense qu'il faisait ainsi que ses compagnons excita une plus vive surveillance. Arrivé à Vienne, les officiers préposés aux péages féodaux remarquèrent que le chef de cette troupe de voyageurs avait à sa ceinture une brillante escarboucle : on savait que Richard venait de quitter la Palestine : quelques soupçons s'élevèrent, les pèlerins prirent la fuite, et les officiers du duc d'Autriche ne purent se saisir que de six chevaliers : toujours poursuivi par les habitans, Richard recourut à une nouvelle ruse ; il laissa derrière lui tous ses compagnons, excepté un seul écuyer, et leur recommanda de faire force dépenses pour détourner l'attention de la personne du Roi ; quant à lui, il choisit deux bons chevaux, et, accompagné d'un seul écuyer, il vint se cacher en toute hâte dans un petit bourg auprès de Vienne. Accablé de fatigue, il se jeta sur un lit, afin de dormir quelques heures seulement, pendant cet intervalle, l'écuyer étant allé au marché voulut changer quelques monnaies ; il fut reconnu et pris ; resserré dans une vieille tour, il indiqua la retraite de Richard ; c'est alors que les officiers du duc d'Autriche vinrent s'emparer de sa personne royale. — Richard n'opposa aucune résistance, et fut conduit en présence du duc. "Quand on est morveux, on se mouche, roi d'Angleterre, lui dit le duc ; rien ne peut plus te sauver ; tu passeras par mes mains. Il me souvient du déshonneur que tu fis à mon gonfionnier devant Accon ; tu déchiras ma bannière et la fis porter en vilain lieu." Le roi ne répondit rien ; tant sa fierté s'était abaissée dans le malheur, et le duc le livra immédiatement à l'empereur d'Allemagne pour qu'il en fit sa volonté.

On apprit bientôt à Londres la nouvelle de la disparition de Richard. La cour, les monastères, les cités étaient en deuil pour la captivité de leur suzerain ; tous les pèlerins de la Palestine que l'on interrogeait sur le sort du Prince Anglais répondaient : — "Las, nous l'avons laissé sur les rivages de l'Adriatique, et depuis nous ne pouvons vous dire ce qu'il est devenu." On venait cependant d'avoir quelque nouvelle "par un valet galant de ménestrel" qu'on appelait Blondel ou Blondiau, selon le langage des chroniques. Blondel, simple varlet de l'Artois, avait été uni, dès l'enfance, avec le roi Richard, qui aimait les vers et la science gaie. Ils avaient même fait chansons et romans ensemble pour l'amusement des dames et des demoiselles. Lorsque la nouvelle de la captivité de son suzerain arriva en Angleterre, Blondiau jura par Thomas de Cantobery et sa dame de "querrir son seigneur en toute terre tant qu'il l'aurait trouvé." Il se revêtit donc de l'habit de ménestrel en voyage, prit sa vieille et sa gigolette, et s'en alla toujours marchant. Or, il advint par aventure qu'il se trouva en Autriche devant une tour de la dépendance du duc Léopold. Blondiau, qui s'était hiberné en châtellain, dit alors à son hôte : "Beeste, il y a-t-il prisonnier en la haute tor ? Oui, et d'un haut lignage, car des hommes d'armes veillent nuit et jour." Le ménestrel satisfait de cette nouvelle demanda la permission de séjourner, ce qu'il obtint de la châtelaine, dont il avait fait sa dame. — Le ménestrel demeura tout l'hiver, jouant

moult airs sur sa vielle, cherchant à se bien mettre avec les vassaux et les hommes d'armes, comme un ménestrel gai et joyeux. — Or, comme il était en pensée au pied de la tour, et voulant se faire connaître, il se mit à chanter une *cancon* qu'il avait faite autrefois avec Richard.

Blondel. — "On ne peut vous voir, douce dame, sans vous aimer, mais votre cœur est plein de cruauté ; je supporte mon mal avec patience, car je ne suis pas le seul malheureux."

Lorsque le Roi Richard eut entendu la voix de son ami, il répondit sur le champ, car il chantait fort bien, par l'autre couplet de la *cancon*.

Richard. — "Aucune dame ne peut régner sur mon cœur si elle garde ses faveurs pour tous. J'aime mieux être détesté tout seul que d'être aimé avec d'autres."

En entendant cette voix, chérie, le ménestrel ne put retenir sa joie, et joua sur sa vielle le troisième couplet, pour faire comprendre à Richard qu'il l'avait reconnu. — Il revint donc trouver le châtelain son hôte, et lui dit ; "Beau sire je m'en irai volontiers en mon pays, s'il vous plaît m'en donner congé." Il obtint avec force larmes pluries. Ce fut alors que Blondel traversant l'Allemagne vint annoncer à la Reine Eléonore dans quel lieu le Roi Richard était captif.

La mère du roi Anglais s'adressa à toute la chrétienté pour réclamer la liberté de Richard ; la rhétorique redondante de Pierre de Blois retraçait au souverain pontife les douleurs maternelles et le deuil des sujets d'Angleterre ; "la majesté royale n'avait point été respectée, et l'habit de pèlerin n'avait pu protéger un preux chevalier, défenseur du Saint Tombeau ; celui que l'épée du Sarraïin n'avait pu atteindre était tombé victime de la trahison, de la perfidie." Comme on accusait Richard du meurtre de Conrad, marquis de Monferrat tombé sous les coups des Ismaéliens, on fit courir en Occident une lettre vraie ou supposée du Vieux de la Montagne.

Le Vieux de la Montagne à Léopold, duc d'Autriche : Comme plusieurs Rois et Princes d'outre-mer inculpent Richard, Roi des Anglais, de la mort du Marquis, je jure par le Dieu qui règne et la loi que nous suivons qu'il n'en est pas l'auteur. En voici la cause ; un des frères, qui venait de Satélie sur un de nos bâtimens, fut jetté par la tempête vers le rivage de Tyr, et là le Marquis l'a fait tuer ; ses hommes ont saisi tout ce qu'il avait. Lorsque nous avons en connaissance de cet événement, nous avons envoyé nos messagers au Marquis, afin qu'il voulut bien nous rendre ce qu'il nous avait pris, et payer la composition pour la mort de notre frère. Le Marquis n'a pas voulu les entendre, et imputé le vol dont nous avons à nous plaindre à Renauld, seigneur de Sidon. Comme j'ai ensuite appris d'une manière certaine qu'il en avait menti, j'ai de nouveau envoyé mes messagers ; au lieu de me répondre, il les a fait jeter dans l'eau ; désirant donc venger un outrage fait à ma personne et à ma souveraineté, j'ai résolu de tuer le Marquis, et c'est pourquoi j'ai envoyé deux de mes frères qui l'ont frappé en présence de ses gardes ; or, sache, Duc d'Autriche, que nous ne faisons tuer per-

sonne pour un salaire, et, par conséquent, que nous n'avons rien reçu de Richard. — Nous ne donnons la mort que pour nous venger. Nous écrivons cette lettre à notre grand château de Shellia, l'an d'Alexandre 1505." — A Continuer.

ECONOMIE GENERALE.

ET

D'AGRICULTURE.

Notions Générales.

Au lieu de fonder la prospérité publique sur l'exercice de la force brutale, l'économie politique lui donne pour fondement l'intérêt bien entendu des hommes. Les hommes ne cherchent plus dès lors le bonheur où il n'est pas, mais là où l'on est assuré de le trouver.

C'est l'instruction seule qui nous manque aujourd'hui et surtout l'instruction sur l'art de vivre en société.

Nous sommes tous les jours victimes des préjugés du temps passé... Plus on étudie, plus on demeure convaincu que nos connaissances ne datent que d'hier, et qu'il en est peut-être davantage qui ne dateront que de demain.

Il vaut mieux fonder de bonnes écoles, des fermes-modèles, que de bâtir de superbes prisons ; prévenir le malheur et la misère, que de construire et d'entretenir de brillans hôpitaux.

Pour n'être point victime des intérêts privés, le public a besoin de savoir en quoi consistent ses propres intérêts.

L'opinion publique une fois éclairée, le gouvernement est obligé de la respecter.

Le triomphe le moins douteux, est celui de la vérité.

L'homme d'état ignorant doit être détesté plus que le charlatan, si l'on compare l'étendue des deux.

Si l'économie politique décrédite les mauvaises institutions, elle prête de la force aux bonnes lois.

Il n'est point de peuple ignorant qui soit riche et bien pourvu.

Les fausses idées sont un mal positif, parce qu'elles conduisent à des mesures fausses.

Là où un gouvernement a quelque sentiment de bien public, une partie des revenus se transforme en établissemens publics.

C'est un des faits le mieux constatés par l'expérience, que tous les peuples dont les institutions manquent le jugement, ont une industrie languissante.

Un des bienfaits de l'économie politique est de nous mettre à même d'apprécier chaque avantage à sa juste valeur.

Un peuple voisin qui prospère doit être plutôt regardé comme un ami utile, que comme un concurrent dangereux.

Les pays où les fortunes moyennes sont le plus nombreuses sont le plus heureux.

Nos richesses sont en proportion de la quantité de choses que nous pouvons acquérir, et cette quantité est en proportion de leur abondance, ou ce qui est la même chose, de leur bas prix ; car ABONDANCE et BAS PRIX ne sont pas deux faits qui se suivent : c'est un seul et même fait exprimé par deux mots différens ; plus un produit est commun, moins il coûte, et il ne coûte peu qu'autant qu'il est commun.

Sans association, point de division de travail ; sans association, point de développement de lumières.

Le droit de propriété tient à la nature de l'homme. Il faut que l'on puisse posséder pour que l'on soit animé du désir d'acquérir.

Une nation où les capacités industrielles sont plus nombreuses et plus éminentes qu'ailleurs, est la nation la plus riche.

La législation la plus favorable à l'industrie est celle qui procure à tout le monde, au plus haut degré, la liberté et la sûreté des personnes et des propriétés.